

LA PSYCHOLOGIE DES FOULES

1. GENERALITES

La voix des foules est devenue prépondérante et dicte bien des décisions. Cela émane de l'avènement des classes populaires à la vie politique et leur transformation progressive en classes dirigeantes.

Peu aptes au raisonnement, les foules se montrent très aptes à l'action. L'organisation de notre société rend leur force immense. Les dogmes que nous voyons naître auront bientôt acquis la puissance des vieux dogmes, c'est à dire la force tyrannique et souveraine qui met à l'abri de la discussion. Le droit divin des foules remplace le droit divin des rois.

Les foules ne veulent plus aujourd'hui des dieux que leurs anciens maîtres ont reniés hier et contribué à briser : Les fleuves ne remontent pas vers leurs sources.

Les civilisations ont été créées et guidées jusqu'ici par une petite aristocratie intellectuelle, jamais par les foules. Ces dernières n'ont de puissance que pour détruire et leur domination représente toujours une phase de désordre. Une civilisation implique des règles fixes, une discipline, le passage de l'instinctif au rationnel, la prévoyance de l'avenir, un degré élevé de culture, conditions totalement inaccessibles aux foules abandonnées à elles-mêmes.

C'est ainsi qu'un impôt indirect, même exorbitant, sera toujours accepté par la foule ; étant journalièrement prélevé sur des objets de consommation, par fractions de centime, il ne gêne pas ses habitudes et l'impressionne peu. Remplacez-le par un impôt direct, à ne payer qu'en un seul versement, même dix fois moins lourd que l'autre et vous subirez d'unanimes protestations.

A. CARACTERISTIQUES GENERALES DES FOULES

Au sens ordinaire, le mot foule représente une réunion d'individus quelconques, quels que soient leur nationalité, leur profession ou leur sexe, quels que soient aussi les hasards qui les rassemblent.

Au point de vue psychologique, l'expression foule prend une signification tout autre. Dans certaines circonstances données et seulement dans ces circonstances, une agglomération d'hommes possède des caractères nouveaux fort différents de ceux de chaque individu qui la compose. Il se forme une âme collective, transitoire sans doute mais présentant des caractères très nets. C'est le principe de l'unité mentale des foules.

Ce n'est pas la promiscuité physique qui crée la foule, mais la convergence de différents facteurs. C'est ainsi que des milliers d'individus séparés peuvent à un moment donné, sous l'influence de certaines émotions violentes (un événement majeur par exemple) acquérir les caractéristiques d'une foule psychologique.

Un hasard quelconque les réunissant suffira alors pour que leur conduite revête aussitôt la forme spéciale aux actes des foules. A certaines heures de l'histoire, une demi-douzaine d'hommes peuvent constituer une foule psychologique, tandis que des centaines d'individus réunis accidentellement pourront ne pas la constituer.

Nous verrons qu'une foule hétérogène, composée d'éléments dissemblables, présente avec les foules homogènes, composées d'éléments plus ou moins semblables (sectes, classes, castes...) des caractères communs, et à côté de ces caractères communs,, des particularités qui permettent de les différencier.

Caractéristique générale : L'existence d'une âme collective qui fait penser et agir de façon différente au comportement de l'individu solitaire. On constate aisément combien l'individu en foule diffère de l'individu isolé.

Il faut pour cela se rappeler que les facteurs conscients n'ont qu'une incidence limitée dans le fonctionnement de l'intelligence, les phénomènes inconscients jouant un rôle prépondérant.

Nos actes conscients dérivent d'un substratum inconscient formé surtout d'influences héréditaires et derrière les causes avouées de nos actes se trouvent des causes secrètes ignorées de nous. Bien évidemment, des facteurs conscients (éducation, origine...) suscitent les différences entre individus. Ainsi, entre un célèbre mathématicien et son bottier, un abîme peut exister sous le rapport intellectuel, mais au point de vue du caractère et des croyances, la différence est souvent nulle ou très faible.

Or, ces qualités générales du caractère, régies par l'inconscient et possédées à peu près au même degré par la plupart des individus sont précisément celles qui, chez les foules, se trouvent mises en commun. Dans l'âme collective, les aptitudes intellectuelles des hommes et par conséquent leur individualité s'effacent : L'hétérogène se noie dans l'homogène, et les qualités inconscientes dominant. Ceci explique pourquoi les foules ne sauraient accomplir d'actes exigeant une intelligence élevée.

L'individu en foule, acquiert, par le fait seul du nombre, un sentiment de puissance invincible lui permettant de céder à des instincts que, seul, il eût forcément réfrénés. Il y cédera d'autant plus volontiers que, la foule étant anonyme et par conséquent irresponsable, le sentiment de la responsabilité qui retient toujours les individus disparaît entièrement.

Chez une foule, tout sentiment, tout acte, est contagieux, et contagieux à ce point que l'individu sacrifie très facilement son intérêt personnel à l'intérêt collectif. C'est là une aptitude contraire à sa nature et dont l'homme ne devient guère capable que lorsqu'il fait partie d'une foule. Il n'est plus lui-même, mais un automate que sa volonté est devenue impuissante à guider.

Par le simple fait de faire partie d'une foule, l'homme descend donc plusieurs degrés sur l'échelle de la civilisation. Isolé, c'était peut-être un individu cultivé, en foule c'est un instinctif, par conséquent un barbare, qui a la spontanéité, la violence, la férocité et aussi les enthousiasmes et les héroïsmes des êtres primitifs.

B. SENTIMENT ET MORALITE DES FOULES

1. Impulsivité, mobilité et irritabilité des foules

Nous avons vu que la foule est conduite presque exclusivement par l'inconscient, les individus agissant suivant les hasards de l'excitation. Elle est donc esclave des impulsions reçues. On peut physiologiquement définir ce phénomène en disant que l'individu isolé possède l'aptitude à dominer ses réflexes alors que la foule en est dépourvue. La foule est aisément bourreau mais non moins aisément martyr. Rien donc ne saurait être prémédité chez les foules ; elles peuvent parcourir successivement la gamme des sentiments les plus contraires sous l'influence des excitations du moment. Elles sont semblables aux feuilles que l'ouragan soulève, disperse en tous sens puis laisse retomber. Cette mobilité des foules les rend très difficiles à gouverner, surtout lorsqu'une partie des pouvoirs publics est tombée entre leurs mains. Heureusement, les foules qui veulent les choses avec frénésie, ne les veulent pas bien longtemps car elles sont aussi incapables de volonté durable que de pensée.

La foule n'est pas seulement impulsive et mobile. Comme le sauvage, elle n'admet pas d'obstacle entre son désir et la réalisation de ce désir, et d'autant moins que le nombre lui donne le sentiment d'une puissance irrésistible. Pour l'individu en foule, la notion d'impossibilité disparaît. Si l'organisme humain permettait la perpétuité de la fureur, on pourrait dire que l'état normal de la foule contrariée est la fureur.

2. Suggestibilité et crédulité des foules

Si neutre qu'on la suppose, la foule se trouve le plus souvent dans un état d'attention expectante favorable à la suggestion (qui entraîne la contagion). Chez les êtres suggestionnés, l'idée fixe tend à se transformer en acte. Tout dépend de la nature de l'excitant et non plus, comme chez l'individu isolé des rapports existant entre l'acte suggéré et la somme de raison qui peut être opposée à sa réalisation.

L'in vraisemblable n'existe pas pour elle, comme le démontrent régulièrement les rumeurs qui enflent dans l'opinion publique.

L'événement le plus simple vu par la foule, est bientôt un événement défiguré ; elle pense par images, et l'image évoquée en évoque elle-même une série d'autres sans aucun lien logique avec la première. Ce que son imagination déformante ajoute à l'événement, elle le confondra avec lui.

Incapable de séparer le subjectif de l'objectif, elle admet comme réelles, les images évoquées dans son esprit et ne possédant le plus souvent qu'une parenté lointaine avec le fait observé. Tel est le mécanisme de ces hallucinations collectives si fréquentes dans l'histoire et qui semblent avoir tous les caractères classiques de l'authenticité, puisqu'il s'agit de phénomènes constatés par des milliers de personnes.

La qualité mentale des individus dont se compose la foule ne contredit pas ce principe ; cette qualité est sans importance. Du moment qu'ils sont en foule, l'ignorant et le savant deviennent également incapables d'observation.

Une foule n'a pas besoin d'être nombreuse pour que sa faculté de voir correctement soit détruite, et les faits réels remplacés par des hallucinations sans parenté avec eux. Quelques individus réunis constituent une foule, et alors même qu'ils seraient des savants distingués, ils revêtent tous les caractères des foules pour les sujets en dehors de leur spécialité. La faculté d'observation et l'esprit critique possédés par chacun d'eux s'évanouissent.

3. Exagération et simplisme des sentiments des foules

Les sentiments, bons ou mauvais, manifestés par une foule, présentent ce double caractère d'être très simples et très exagérés. Inaccessible aux nuances, elle voit les choses en bloc et ne connaît pas de transitions. Dans la foule, l'exagération d'un sentiment est fortifiée par le fait que, se propageant très vite par voie de suggestion et de contagion, l'approbation dont il devient l'objet accroît considérablement sa force.

La simplicité et l'exagération des sentiments des foules les préservent du doute et de l'incertitude, les inclinant à aller tout de suite aux extrêmes : Le soupçon énoncé se transforme aussitôt en évidence indiscutable ; l'antipathie devient la haine.....

La foule n'étant impressionnée que par des sentiments excessifs, l'orateur qui veut la séduire, doit abuser des affirmations violentes : Exagérer, affirmer, répéter et ne jamais tenter de rien démontrer par un raisonnement sont les procédés d'argumentation familiers aux orateurs des réunions populaires.

La foule réclame encore la même exagération dans les sentiments de ses héros (leurs qualités et leurs vertus apparentes doivent toujours être amplifiées). Au cinéma ou au théâtre, la foule exige du héros des vertus, un courage, une moralité qui ne sont jamais pratiqués dans la vie.

4. Intolérance, autoritarisme et conservatisme des foules

Les foules ne connaissant que les sentiments simples et extrêmes, les opinions, les idées et croyances qu'on leur suggère sont acceptées ou rejetées par elles en bloc et considérées comme vérités absolues ou erreurs non moins absolues. Il en est toujours ainsi des croyances déterminées par voie de suggestion, au lieu d'avoir été engendrées par voie de raisonnement.

Chacun sait combien les croyances religieuses sont intolérantes et quel empire despotique elles exercent sur les âmes.

Si l'individu peut accepter la contradiction et la discussion, la foule ne les supporte jamais. D'où les risques d'erreur catastrophique pour un orateur qui viendrait contredire les certitudes de son auditoire.

Les foules respectent la force et sont médiocrement impressionnées par la bonté, facilement considérée comme une forme de faiblesse. Leurs sympathies n'ont jamais été aux maîtres débonnaires mais aux tyrans qui les ont vigoureusement dominées.

Si elles foulent volontiers à leurs pieds le despote renversé, c'est parce qu'ayant perdu sa force, il rentre dans la catégorie des faibles qu'on méprise et ne craint pas. Toujours prête à se soulever contre une autorité faible, la foule se courbe avec servilité devant une autorité forte. Si l'action de l'autorité est intermittente, la foule, obéissant toujours à ses sentiments extrêmes passe alternativement de l'anarchie à la servitude, et de la servitude à l'anarchie.

C'est pourquoi, il n'y a pas dans les foules une prédominance des instincts révolutionnaires ; leurs violences seules nous illusionnent sur ce point. Les explosions de révolte et de destruction sont toujours très éphémères. Elles sont trop régies par l'inconscient et trop soumises par conséquent à l'influence d'hérités séculaires pour ne pas se montrer extrêmement conservatrices. Abandonnées à elles-mêmes, on les voit bientôt lasses de leurs désordres, se diriger d'instinct vers la servitude. Les plus fiers et les plus intraitables des Jacobins acclamèrent énergiquement Bonaparte, quand il supprima toutes les libertés et fit durement sentir sa main de fer.

5. Moralité des foules

Les foules sont parfois susceptibles d'une moralité très haute, en termes d'abnégation, de dévouement, de désintéressement, de sacrifice de soi-même, de besoin d'équité....

Elles peuvent pratiquer ces vertus à un degré que les plus sages philosophes ont rarement atteint ; elles les pratiquent sans doute avec inconscience mais qu'importe.

Si les foules avaient raisonné souvent et consulté leurs intérêts immédiats, aucune civilisation ne se fût développée peut-être à la surface de notre planète et l'humanité n'aurait pas d'histoire.

FIN 

2. IDEES, RAISONNEMENT ET IMAGINATION DES FOULES

1. Les idées des foules

Les idées fondamentales pourraient être représentées par la masse des eaux d'un fleuve déroulant lentement son cours ; les idées passagères par les petites vagues, toujours changeantes, agitant sa surface et qui, bien que sans importance réelle, sont plus visibles que la marche du fleuve lui-même.

Quelles que soient les idées suggérées aux foules, elles ne peuvent devenir dominantes qu'à la condition de revêtir une forme très simple et d'être représentées dans leur esprit sous l'aspect d'images. Par ailleurs, on peut voir dans les foules se succéder les idées les plus contradictoires ; suivant les hasards du moment, la foule sera placée sous l'influence de l'une des idées diverses emmagasinées dans son entendement, et commettra par conséquent les actes les plus dissemblables. Son absence complète d'esprit critique ne lui permet pas d'en percevoir les contradictions.

Les idées n'étant accessibles aux foules qu'après avoir revêtu une forme très simple, doivent, pour devenir populaires, subir souvent les plus complètes transformations.

Lorsque, par des procédés divers, une idée a fini par s'incruster dans l'âme des foules, elle acquiert une puissance irrésistible et déroule toute une série de conséquences. Les idées philosophiques qui aboutirent à la révolution française mirent longtemps à s'implanter dans l'âme populaire ; on sait leur irrésistible force quand elles y furent établies.

Aussi, les foules sont-elles toujours, au point de vue des idées, en retard de plusieurs générations sur les savants et les philosophes. Mais les hommes d'état sont bien obligés de gouverner suivant des principes à la vérité desquels ils ont cessé de croire.

2. Les raisonnements des foules

Les foules ne sont pas fondamentalement perméables aux raisonnements, sinon ceux correspondant à de simples analogies.

Les raisonnements inférieurs des foules sont, comme les raisonnements élevés, basés sur des associations : Mais les idées associées par les foules n'ont entre elles que des liens apparents de ressemblance ou de succession.

Association de choses dissemblables n'ayant entre elles que des rapports apparents et généralisation immédiate de cas particuliers, telles sont les caractéristiques de la logique collective. Ce sont des associations de cet ordre que présentent toujours aux foules les orateurs qui savent les manier. Une chaîne de raisonnements rigoureux serait totalement incompréhensible aux foules, et c'est pourquoi il est permis de dire qu'elles ne raisonnent pas ou raisonnent faux et ne sont pas influençable par un raisonnement.

L'orateur en conviction intime avec la foule, sait évoquer les images qui la séduisent ; s'il réussit, son but a été atteint, et un volume de harangues ne vaut pas les quelques phrases ayant réussi à séduire les âmes qu'il fallait convaincre.

Ne pouvant raisonner, la foule accepte des jugements imposés et jamais des jugements discutés.

3. L'imagination des foules

Les foules n'étant capables ni de réflexion ni de raisonnements, ne connaissent pas l'in vraisemblable ; or, les choses les plus invraisemblables sont généralement les plus frappantes. Et c'est pourquoi, ce sont toujours les côtés merveilleux et légendaires des événements qui frappent le plus les foules.

Le merveilleux et le légendaire sont, en réalité, les vrais supports d'une civilisation. Dans l'histoire, l'apparence a toujours joué un rôle beaucoup plus important que la réalité. L'irréel y prédomine sur le réel.

Les foules ne pouvant penser que par images, ne se laissent impressionner que par des images ; seules, ces dernières les terrifient ou les séduisent et deviennent des mobiles d'action. Du pain et des spectacles constituaient jadis pour la plèbe romaine l'idéal du bonheur.

C'est sur l'imagination populaire que sont fondées la puissance des conquérants et la force des Etats. En agissant sur elles, on entraîne les foules. Aussi, les grands hommes d'Etats de tous les âges et de tous les pays, y compris les plus absolus despotes, ont-ils considéré l'imagination populaire comme le soutien de leur puissance. Jamais ils n'ont essayé de gouverner contre elle.

Tout ce qui frappe l'imagination des foules se présente sous forme d'une image saisissante et nette, dégagée d'interprétation accessoire, ou n'ayant d'autre accompagnement que quelques faits merveilleux : Une grande victoire, un grand miracle, un grand crime, un grand espoir.. Il importe de présenter les choses en bloc, et sans jamais en indiquer la genèse.

Ce ne sont donc pas les faits en eux-mêmes qui frappent l'imagination populaire mais bien la façon dont ils se présentent.

Connaître l'art d'impressionner l'imagination des foules, c'est connaître l'art de les gouverner.

4. Formes religieuse des croyances

Nous avons vu que les foules connaissent seulement les sentiments violents et extrêmes. Chez elles, la sympathie devient vite adoration et à peine née, l'antipathie se transforme en haine. D'où le fait de déboucher sur la notion de sentiment religieux.

Ce sentiment a des caractéristiques très simples : Adoration d'un être supposé supérieur, crainte de la puissance qu'on lui attribue, soumission aveugle à ses commandements, impossibilité de discuter ses dogmes, désir de les répandre, tendance à considérer comme ennemis tous ceux qui refusent de les admettre. Qu'un tel sentiment s'applique à un Dieu invisible, à une idole de pierre, à un héros ou à une idée politique, il reste toujours d'essence religieuse. Le surnaturel et le miraculeux s'y retrouvent également. Les foules revêtent d'une même puissance mystérieuse la formule politique ou le chef victorieux qui les fanatise momentanément.

On n'est pas religieux seulement quand on adore une divinité, mais quand on met toutes les ressources de son esprit, toutes les soumissions de sa volonté, toutes les ardeurs du fanatisme au service d'une cause ou d'un être devenu le but et le guide des sentiments et des actions.

L'athéisme, s'il était possible de le faire accepter aux foules, aurait toute l'ardeur intolérante d'un sentiment religieux, et dans ses formes extérieures, deviendrait rapidement un culte.

La Saint-Barthélemy, les guerres de religion, l'Inquisition, la terreur sont des phénomènes d'ordre identique, accomplis sous la suggestion de ces sentiments religieux qui conduisent nécessairement à extirper par le fer et le feu tout ce qui s'oppose à l'établissement de la nouvelle croyance.

FIN 

3. FACTEURS LOINTAINS ET FACTEURS IMMÉDIATS DES CROYANCES ET OPINIONS DES FOULES

I – LES FACTEURS LOINTAINS

Les facteurs qui déterminent les croyances et les opinions des foules sont de deux ordres : Facteurs lointains et facteurs immédiats.

Les facteurs lointains rendent les foules capables d'adopter certaines convictions et inaptés à se laisser pénétrer par d'autres. Ils préparent le terrain où l'on voit germer tout à coup des idées nouvelles, dont la force et les résultats étonnent, mais qui n'ont de spontané que l'apparence. L'explosion et la mise en œuvre de certaines idées chez les foules présentent quelquefois une soudaineté foudroyante. Mais ce n'est qu'un effet superficiel derrière lequel on doit chercher le plus souvent un long travail antérieur.

Les facteurs immédiats sont ceux, qui superposés à ce long travail, provoquent la persuasion active chez les foules, c'est à dire font prendre forme à l'idée et les déchaînent avec toutes ses conséquences : Par eux éclate une émeute ou se décide une grève ; par eux des majorités énormes portent un homme au pouvoir ou renversent un gouvernement.

Parmi les facteurs lointains, il y en a de généraux qu'on retrouve au fond de toutes les croyances et opinions des foules ; ce sont : La race, les traditions, le temps, les institutions, l'éducation.

1. La race

Malgré de trompeuses apparences, ni la langue, ni la religion, ni les arts, ni aucun élément de civilisation ne peut passer intact d'un peuple à un autre. Les événements, les circonstances peuvent exercer une action importante, mais toujours momentanée si elle est plus ou moins contraire aux suggestions de la race, c'est à dire de toute la série des ancêtres.

2. Les traditions

Les traditions représentent les idées, les besoins, les sentiments du passé. Elles sont la synthèse de la race et pèsent de tout leur poids sur nous.

Un peuple est un organisme créé par le passé. Comme tout organisme, il ne peut se modifier que par de lentes accumulations héréditaires. Les vrais conducteurs des peuples sont ses traditions ; et comme je l'ai répété bien des fois, ils n'en changent facilement que les formes extérieures.

Sans traditions, c'est à dire sans âme nationale, aucune civilisation n'est possible.

Aussi, les 2 grandes occupations de l'homme depuis qu'il existe ont-elles été de se créer un réseau de traditions puis de les détruire lorsque leurs effets bienfaisants sont usés. Sans traditions stables, pas de civilisation ; sans la lente élimination de ces traditions, pas de progrès. La difficulté est de trouver un juste équilibre entre la stabilité et la variabilité. Aussi, la tâche fondamentale d'un peuple doit-elle être de garder les institutions du passé, en les modifiant peu à peu.

3. Le temps

Un des plus énergiques facteurs est le temps ; il représente le vrai créateur et le vrai destructeur. Le temps prépare les opinions des foules et ses croyances, c'est à dire le terrain où elles germeront. C'est ainsi que certaines idées sont réalisables à un moment et plus à un autre. Le temps accumule l'immense résidu de croyances et de pensées, sur lequel naissent les idées d'une époque. Elles ne germent pas au hasard et à l'aventure. Leurs racines plongent dans un long passé. Quand elles fleurissent, le temps avait préparé leur éclosion et c'est toujours en arrière qu'il faut remonter pour en concevoir la genèse. Elles sont filles du passé et mères de l'avenir, esclaves du temps toujours.

4. Les institutions politiques et sociales

Les institutions sont filles des idées, des sentiments et des mœurs et on ne refait pas les idées, les sentiments et les mœurs en refaisant les codes. Les institutions n'ont aucune valeur intrinsèque ; elles ne sont ni bonnes ni mauvaises en elles-mêmes : Bonnes à un moment donné pour un peuple donné, elles peuvent être détestables pour un autre.

Un peuple n'a donc nullement le pouvoir de changer réellement ses institutions. Il peut, parfois par des révolutions violentes en modifier le nom, mais le fond ne se modifie pas, sinon au gré du temps et des nécessités. On peut disserter philosophiquement sur les avantages et les inconvénients de la centralisation. Mais quand un peuple composé de races diverses consacre mille ans pour arriver progressivement à cette centralisation, quand une révolution dont le but était de renverser toutes les institutions du passé ne fit que renforcer cette centralisation, il ne faut pas s'étonner que les mesures de décentralisation ne soient que très lentes et très imparfaites.

Et c'est ainsi que le processus européen fait revenir les pays concernés à une nouvelle centralisation. Concluons sur le fait que les institutions n'agissent pas sur l'âme des foules mais l'accompagnent.

5. L'instruction et l'éducation

Plusieurs philosophes éminents dont Herbert Spencer ont démontré que l'instruction ne rend l'homme ni plus moral ni plus heureux, qu'elle ne change pas ses instincts et ses passions héréditaires et peut, mal dirigée, devenir beaucoup plus pernicieuse qu'utile. A contrario, l'éducation bien dirigée donnera des résultats pratiques fort utiles.

Mais il se pose le problème de l'orientation de l'éducation et ses finalités concrètes : Simplement acquérir du savoir est à double tranchant : Notamment par le risque d'inspirer à celui qui a reçu l'éducation un dégoût violent de la condition où il est né, et l'intense désir d'en sortir ; l'ouvrier ne veut plus rester ouvrier, le paysan ne veut plus rester paysan et d'autres ne voient plus d'autres objectifs que de devenir salariés de l'état. Or l'Etat ne peut en utiliser qu'un petit nombre et laisse les autres dans le risque du chômage et de la révolte.

Globalement, l'acquisition de connaissances inutilisables est un moyen sûr de transformer l'homme en révolté. Pour comprendre les idées, les croyances qui germent aujourd'hui et écloront demain, il faut savoir et apprécier comment le terrain a été préparé. L'enseignement donné à la jeunesse d'un pays permet de prévoir un peu les destinées de ce pays.

II – LES FACTEURS IMMEDIATS

Les foules sont un peu comme le sphynx de la fable antique : Il faut savoir résoudre les problèmes que leur psychologie nous pose ou se résigner à être dévoré par elles.

1. Les images, les mots et les formules

On a vu que les foules sont surtout impressionnées par des images ; si l'on ne dispose pas toujours de ces images, il est possible de les évoquer par l'emploi judicieux des mots et des formules.

La puissance des mots est liée aux images qu'ils suscitent et cela de façon tout à fait indépendante de leur signification réelle. Ceux dont le sens est le plus mal défini possèdent parfois le plus d'action. Tels par exemple, les termes « *démocratie, socialisme, égalité, liberté.....* », dont le sens est si vague que de gros volumes ne suffisent pas à le préciser.

C'est ainsi qu'à certains mots ou groupes de mots, s'attache une puissance vraiment magique comme s'ils contenaient la solution de tous les problèmes. La raison et les arguments ne sauraient lutter contre certains mots et certaines formules : On les prononce avec recueillement devant les foules et tout aussitôt, les visages deviennent respectueux et les fronts s'inclinent.

Beaucoup les considèrent comme des forces de la nature, des puissances surnaturelles ; ils évoquent dans les âmes des images grandioses et vagues, mais le vague même qui les estompe augmente leur mystérieuse puissance.

Mais certains mots ou formules s'usent et finissent par ne plus rien évoquer, devenant de vains sons dont l'utilité principale est de dispenser celui qui les emploie de l'obligation de penser.

C'est pourquoi, l'appréciation a posteriori de leur impact est la plupart du temps difficile ou inexacte puisque rapportée à un contexte qui est complètement différent : Les hommes de la Révolution s'imaginant copier les Grecs et les Romains ne faisaient que donner à des mots anciens un sens qu'ils n'eurent jamais (qu'était alors une république, sinon une institution essentiellement aristocratique formée d'une réunion de petits despotes dominant une foule d'esclaves maintenus dans la plus absolue sujétion).

Aussi, quand les foules, à la suite de bouleversements politiques, de changements de croyances, finissent par professer une antipathie profonde pour les images professées par certains mots, l'efficacité immédiate consiste à changer ces mots sans bien entendu toucher aux choses en elles-mêmes.

C'est ainsi que le travail du Consulat et de l'Empire consista surtout à habiller de mots nouveaux la plupart des institutions du passé, à remplacer par conséquent, des mots évoquant de fâcheuses images dans l'imagination par d'autres dont la nouveauté empêchait de pareilles évocations ; la Taille est devenue Contribution foncière, la Gabelle, l'impôt du sel.....

Ainsi donc, une des fonctions des hommes d'Etat consiste à baptiser de mots populaires ou au moins neutres, les choses détestées des foules sous leurs anciens noms.

2. Les illusions

Depuis toujours les peuples ont subi l'influence des illusions, et c'est aux créateurs d'illusions qu'ils ont élevé le plus de temples, de statues et d'autels. Illusions religieuses jadis, illusions philosophiques et sociales aujourd'hui, on retrouve constamment leur importance à travers toutes les civilisations.

Donner aux hommes la part d'espoir et d'illusions sans laquelle ils ne peuvent exister, telle est la raison d'être des dieux, des héros et des poètes ; pendant quelques temps, la science parut assumer cette tâche, mais ce qui l'a compromise dans les cœurs affamés d'idéal, c'est qu'elle n'ose plus assez promettre et qu'elle ne sait pas assez mentir.

Le grand facteur de l'évolution des peuples n'a jamais été la vérité, mais l'erreur. Les foules n'ont jamais eu soif de vérités. Devant les évidences qui leur déplaisent, elles se détournent, préférant déifier l'erreur, si l'erreur les séduit. Qui sait les illusionner est aisément leur maître ; qui tente de les désillusionner est toujours leur victime.

3. L'expérience

L'expérience constitue à peu près le seul procédé efficace pour établir solidement une vérité dans l'âme des foules, et détruire des illusions devenues trop dangereuses.

Encore doit-elle être réalisée sur une très large échelle et fort souvent répétée. Ce qui est expérimenté par une génération sera utile à la suivante et c'est pourquoi les événements historiques invoqués comme éléments de démonstration ne peuvent servir. Leur seule utilité est de prouver à quel point les expériences doivent être répétées d'âge en âge pour exercer quelque influence et réussir à ébranler une erreur solidement implantée.

4. La raison

Nous avons déjà dit que les foules ne sont pas influençables par des raisonnements et ne comprennent que de grossières associations d'idées. Aussi, est-ce à leurs sentiments et jamais à leur raison que font appel les orateurs qui savent les impressionner. Pour vaincre les foules, il faut d'abord se rendre bien compte des sentiments dont elles sont animées, feindre de les partager, puis tenter de les modifier en provoquant au moyen d'associations rudimentaires, certaines images suggestives ; savoir revenir au besoin sur ses pas, deviner surtout à chaque instant les sentiments qu'on fait naître. Cette nécessité de varier son langage suivant l'effet produit au moment où l'on parle, frappe d'avance d'impuissance tout discours étudié et préparé. L'orateur suivant sa pensée et non celle de ses auditeurs, perd par ce seul fait toute influence.

Les esprits logiques habitués aux chaînes de raisonnement ne peuvent s'empêcher d'avoir recours à ce mode de persuasion et sont toujours surpris du manque d'effet de leurs interventions. Cela est encore plus éclatant quand on se heurte aux sentiments comme ceux émanant de la rumeur ou de la superstition (ex des inondations dans la Somme en 2001). A contrario, ce sont parfois des chimères et non la raison qui ont fait avancer les peuples en suscitant ardeur et hardiesse.

FIN 

4. LES MENEURS DES FOULES ET LEURS MOYENS DE PERSUASION

1. Les meneurs des foules

Dès qu'un certain nombre d'êtres vivants sont réunis, qu'il s'agisse d'un troupeau d'animaux ou d'une foule d'hommes, ils se placent d'instinct sous l'autorité d'un chef, c'est à dire d'un meneur. Celui-ci a d'abord été le plus souvent un mené, hypnotisé par l'idée dont il est ensuite devenu l'apôtre. Elle l'a envahi au point que tout disparaît en dehors d'elle et que toute opinion contraire lui paraît erreur et superstition. Tel Robespierre, hypnotisé par ses chimériques idées et employant les procédés de l'Inquisition pour les propager.

Les meneurs ne sont pas, le plus souvent, des hommes de pensée mais d'action. Ils sont peu clairvoyants, et ne pourraient l'être, la clairvoyance conduisant généralement au doute et à l'inaction. Parfois, l'instinct de conservation lui-même s'annule chez eux, au point que la seule récompense qu'ils sollicitent souvent est le martyre. De meneurs, les peuples n'ont jamais manqué ; mais tous ne possèdent pas, il s'en faut, les convictions fortes qui font les apôtres. Ce sont souvent des rhéteurs subtils, ne poursuivant que leurs intérêts personnels et cherchant à persuader en flattant de bas instincts. L'influence qu'ils exercent ainsi reste toujours éphémères. Les grands convaincus n'ont exercé de fascination qu'après avoir été d'abord subjugués eux-mêmes par une croyance. Ils purent alors créer dans les âmes, cette puissance formidable nommée la foi, qui rend l'homme esclave absolu de son rêve.

Créer la foi, religieuse, politique ou sociale, la foi dans une œuvre, une personne ou une idée, tel est surtout le rôle des grands meneurs. Doter l'homme d'une foi, c'est décupler sa force.

De manière plus générale, dans chaque sphère sociale, de la plus haute à la plus basse, dès que l'homme n'est plus isolé, il tombe bientôt sous la loi d'un meneur, lequel lui sert de guide. Le meneur peut être remplacé à la rigueur, mais très insuffisamment par les médias qui fabriquent des opinions pour leurs lecteurs et leur procurent des phrases toutes faites les dispensant de réfléchir.

L'autorité des meneurs est très despotique et n'arrive même à s'imposer qu'en raison de ce despotisme, alors que dans l'absolu, ils n'ont pas les moyens réels d'appuyer leur autorité, notamment quand ils se superposent aux pouvoirs publics.

Peut-on dire sans choquer que ce n'est pas le besoin de liberté mais de servitude qui domine toujours l'âme des foules ; leur soif d'obéissance les fait se soumettre d'instinct à qui se déclare leur maître.

On peut distinguer 2 classes de meneurs : Les uns sont des hommes énergiques à volonté forte mais momentanée ; les autres beaucoup plus rares possèdent une volonté à la fois forte et durable.

2. Les moyens d'action des meneurs : L'affirmation, la répétition, la contagion

Quand il s'agit d'entraîner une foule pour un instant et de la déterminer à commettre un acte quelconque, il faut agir sur elle par des suggestions rapides. La plus énergique est encore l'exemple, sous réserve que cette foule soit déjà préparée par certaines circonstances et que le meneur ait un prestige suffisant.

Quand il s'agit de faire pénétrer lentement des idées et des croyances dans l'esprit des foules, les meneurs utilisent : L'affirmation, la répétition et la contagion. L'action en est assez lente mais les effets durables.

L'affirmation pure et simple, sans raisonnement ni preuve, nettement concise obtient la plus large autorité. Mais elle n'acquiert d'influence réelle qu'à la condition d'être constamment répétée et le plus possible dans les mêmes termes. Napoléon disait qu'il n'existe qu'une seule figure sérieuse de rhétorique, la répétition. La chose affirmée arrive par la répétition à s'établir dans les esprits au point d'être acceptée comme une vérité démontrée. La chose répétée finit par s'incruster dans les régions profondes de l'inconscient où s'élaborent les motifs de nos actions. Au bout de quelques temps, oubliant quel est l'auteur de l'assertion répétée, nous finissons par y croire. Ainsi s'explique la force étonnante de l'annonce.

La répétition à l'identique d'une affirmation génère ce qu'on appelle un courant d'opinion et le puissant mécanisme de la contagion intervient. La contagion n'exige pas la présence simultanée d'individus sur un seul point ; elle peut se faire à distance sous l'influence de certains événements orientant les esprits dans le même sens. L'imitation à laquelle on attribue tant d'influence dans les phénomènes sociaux n'est en réalité qu'un simple effet de la contagion. Il est vrai que l'homme est par essence imitatif, à condition que cette imitation soit facile (ex la mode) et que son support ne s'écarte pas beaucoup des idées reçues. C'est pour cela que les hommes trop supérieurs à leur époque n'ont généralement aucune influence sur elle, car l'écart est trop grand.

Par le mécanisme de la contagion et très peu par celui du raisonnement se propagent les opinions et les croyances. On constate souvent que la contagion après s'être exercée dans les couches populaires passe ensuite aux couches supérieures de la société. Cela est d'autant plus curieux que les croyances de la foule dérivent toujours plus ou moins de quelques idées supérieures restées sans influence dans leur milieu d'origine. Devenue vérité populaire, elle remonte en quelque sorte à sa source. C'est en définitive l'intelligence qui guide le monde, mais elle le fait de très loin.

3. Le prestige

Tout ce qui a dominé dans le monde, les idées ou les hommes, s'est imposé principalement par la force irrésistible qu'exprime le mot prestige. Ce mot « prestige » s'attache très souvent aux notions d'admiration et de crainte mais peut parfaitement exister sans eux. Le prestige est en réalité une sorte de fascination qu'exerce sur notre esprit un individu, une œuvre ou une doctrine. Cette fascination paralyse toutes nos facultés critiques et remplit notre âme d'étonnement et de respect. Les sentiments alors provoqués sont inexplicables. Le prestige est le plus puissant ressort de toute domination. Les dieux, les rois, les tyrans n'auraient jamais régné sans lui. Il y a deux facettes au prestige :

Le prestige acquis est celui que confèrent le nom, la fortune, le succès ou la réputation. Il peut être indépendant du prestige personnel. C'est le plus répandu. Ainsi un individu est auréolé de prestige si nulle que puisse être sa valeur personnelle (ex : Jadis, le prestige de l'uniforme). Telle œuvre artistique, du fait d'un certain passé continue à bénéficier d'une réputation, personne n'osant la remettre en cause. Le propre du prestige est d'empêcher de voir les choses telles qu'elles sont et de bloquer tout jugement.

Le prestige personnel exerce une fascination véritablement magnétique sur les autres. Il est antérieur aux événements, étant possédé bien avant les premiers degrés de célébrité (ex : Napoléon).

Mais le prestige disparaît toujours avec l'insuccès. Le héros que la foule acclamait la veille est conspué par elle le lendemain si le sort l'a frappé. La réaction sera d'autant plus vive que le prestige aura été grand. La multitude considère alors le héros tombé comme un égal et se venge de s'être inclinée devant une supériorité qu'elle ne reconnaît plus (ex : Robespierre).

Le prestige enlevé par l'insuccès est perdu brusquement. Il peut s'user aussi par la discussion, mais d'une façon plus lente. Ce procédé est cependant d'un effet très sûr. Le prestige discuté n'est déjà plus du prestige.

Les dieux et les hommes ayant su garder longtemps leur prestige n'ont jamais toléré la discussion. Pour se faire admirer des foules, il faut toujours les tenir à distance.

FIN 

5. LIMITES DE VARIABILITE DES CROYANCES ET OPINIONS DES FOULES

1. Les croyances fixes

Les croyances et les opinions des foules forment deux classes distinctes : D'une part, les grandes croyances permanentes, se perpétuant plusieurs siècles et sur lesquelles une civilisation entière repose (ex : la conception féodale jadis et les idées démocratiques aujourd'hui) ; d'autre part, les opinions momentanées et changeantes dérivées le plus souvent des conceptions générales que chaque âge voit apparaître et mourir, et qui naissent et disparaissent comme les petites vagues à la surface d'un lac aux eaux profondes.

Les grandes croyances générales sont en nombre fort restreint. Leur formation et leur disparition constituent pour chaque race historique, les points culminants de son histoire. Elles sont la vraie charpente des civilisations.

Une opinion passagère s'établit aisément dans l'âme des foules mais il est très difficile d'y ancrer une croyance durable, fort difficile également de détruire cette dernière lorsqu'elle est formée.

Le jour précis où une grande croyance se trouve marquée pour mourir est celui où sa valeur commence à être discutée. Mais alors même qu'une croyance est fortement ébranlée, les institutions qui en dérivent conservent leur puissance et ne s'effacent que lentement. Quand elle a enfin perdu complètement son pouvoir, tout ce qu'elle soutenait s'écroule (ex : URSS). Le culte fanatique de Rome fut la croyance qui rendit les Romains maîtres du monde ; cette croyance morte, Rome dut périr. A contrario, les barbares purent sortir de l'anarchie uniquement après avoir adopté quelques croyances communes.

Dès qu'un dogme nouveau est implanté dans l'âme des foules, il devient l'inspirateur de ses institutions, de ses arts et de sa conduite. Son empire sur les âmes est alors absolu.

Les hommes d'action songent à le réaliser, les législateurs à l'appliquer, les philosophes, les artistes, les littérateurs se préoccupent de le traduire sous des formes diverses. Grâce aux croyances générales, les hommes de chaque âge sont entourés d'un réseau de traditions, d'opinions et de coutumes, au joug desquelles ils ne sauraient échapper et qui les rendent toujours un peu semblables les uns aux autres, l'esprit le plus indépendant ne songeant pas à s'y soustraire.

2. Les opinions mobiles des foules

La plupart ne dépassent guère la vie d'une génération. Mais de nos jours, la somme des opinions mobiles des foules est plus grande que jamais et cela pour 3 raisons différentes :

La première est que les anciennes croyances perdant progressivement leur empire, n'agissent plus comme jadis sur les opinions passagères pour leur donner une certaine orientation. L'effacement des croyances générales laisse place à une foule d'opinions particulières sans passé ni avenir.

La seconde raison est que la puissance croissante des foules trouvant de moins en moins de contrepoids, leur mobilité extrême d'idées peut se manifester librement.

La troisième émane du poids des médias faisant passer sans cesse les opinions les plus contraires. Une suggestion arrivant à maturité est détruite par une suggestion opposée. Aucune opinion n'arrive donc à s'étendre et toutes sont vouées à une existence éphémère. Elles meurent avant d'avoir pu se propager assez pour devenir générales.

Epier l'opinion est devenu aujourd'hui la préoccupation essentielle de la presse et des gouvernements. Quel effet produira tel événement, tel projet législatif, tel discours, voilà ce qu'il faut savoir ; ce n'est pas facile car rien n'est plus changeant que la pensée des foules.

Cette dissolution des croyances générales a pour résultat final un émiettement complet de toutes les convictions, et l'indifférence croissante des foules aussi bien que des individus pour ce qui ne touche pas nettement leurs intérêts immédiats.

Ne déplorons pas trop cet effritement général des opinions, malgré ses inconvénients incontestables : Avec la puissance actuelle des foules, si une seule opinion pouvait acquérir assez de prestige pour s'imposer, elle serait revêtue d'un pouvoir tellement tyrannique que tout devrait aussitôt plier devant elle et l'âge de la libre discussion serait alors clos pour longtemps.

FIN 

6. CLASSIFICATION DES FOULES

Les diverses catégories de foules observables chez chaque peuple, peuvent se diviser de la façon suivante :

a) Foules hétérogènes :-

- Anonymes (foules des rues par exemple)
- Non anonymes (jurys, assemblées parlementaires...)

b) Foules homogènes :

- Sectes (politiques, religieuses...)
- Castes (militaire, sacerdotale, ouvrière...)
- Classes (bourgeoise, paysanne...)

1. Foules hétérogènes

Elles se composent d'individus quelconques, quelle que soit leur profession ou leur intelligence. Un facteur fondamental, la race, permet de diviser assez nettement les diverses foules hétérogènes : Une multitude composée d'individus quelconques, mais tous Anglais ou Chinois, diffèrera profondément d'une autre composée d'individus également quelconques, mais Russes, Français ou Espagnols.

Une foule latine si révolutionnaire ou si conservatrice qu'on la suppose, fera invariablement appel, pour réaliser ses exigences, à l'intervention de l'Etat (attiré pour le centralisme) ; une foule américaine ou anglaise, au contraire, ne connaît pas l'Etat et ne s'adresse qu'à l'initiative privée. Une foule française tient avant tout à l'Egalité et une foule américaine à la liberté.

Les caractères des foules sont d'autant moins accentués que l'âme de la race est plus forte.

En dehors de la race, la seule classification importante à faire pour les foules hétérogènes est de les séparer en foules anonymes comme celles des rues et en foules non anonymes, les assemblées délibérantes et les jurés par exemple.

Le sentiment de la responsabilité, nul chez les premières et développé chez les secondes, donne à leurs actes des orientations souvent différentes.

2. Foules homogènes

Les foules homogènes comprennent : Les sectes, les castes, les classes. La secte marque le premier degré dans l'organisation des foules homogènes. Elle comprend des individus de toutes origines n'ayant entre eux que le lien unique des croyances.

La caste représente le plus haut degré d'organisation dont la foule soit susceptible. Elle ne comprend que des individus de même profession et par conséquent d'éducation et de milieux à peu près identiques.

La classe se compose d'individus d'origines diverses, réunis par certains intérêts, certaines habitudes de vie et d'éducation semblables. Telle la classe dite bourgeoise, agricole....

3. Foules dites criminelles

Les crimes des foules résultent généralement d'une suggestion puissante, et les individus qui y ont pris part, sont persuadés ensuite d'avoir obéi à un devoir. Les caractères généraux des foules dites criminelles sont exactement ceux que nous avons constatés chez toutes les foules : Suggestibilité, crédulité, mobilité, exagération des sentiments bons ou mauvais, manifestation de certaines formes de moralité...

4. Foules électorales

Ce sont bien évidemment des foules hétérogènes, mais qui n'agissent que sur un seul point déterminé, celui de choisir entre divers candidats. On retrouve : Absence d'esprit critique, irritabilité, crédulité, simplisme, influence de meneurs, importance de l'affirmation, de la répétition, du prestige et de la contagion.

La première qualité pour le candidat est le prestige personnel qu'il développe. Le talent, le génie même, ne sont pas des éléments de succès. Les électeurs ne nomment guère un égal que pour des raisons accessoires, contrecarrer par exemple un homme éminent, un patron puissant, dans la dépendance duquel se trouve chaque jour l'électeur et dont il a ainsi l'illusion de devenir un instant le maître.

Mais le prestige ne suffit pas : L'électeur tient à voir flatter ses convoitises et ses vanités et le candidat doit l'accabler d'extravagantes flagorneries et ne pas hésiter à lui faire les plus fantastiques promesses.

Le programme écrit du candidat ne doit pas être très catégorique car ses adversaires pourraient le lui opposer plus tard ; mais son programme verbal ne saurait être trop excessif.

Les réformes les plus considérables peuvent être promises sans crainte. Sur le moment, ces exagérations produisent beaucoup d'effet, et pour l'avenir, n'engagent à rien.

L'électeur ne se préoccupe nullement en effet, par la suite, de savoir si l'élu a suivi la profession de foi acclamée et sur laquelle l'élection est supposée avoir eu lieu.

C'est tout autant le règne des mots et des formules. L'orateur qui sait les manier, conduit les foules à son gré. L'idéal est de trouver une formule neuve, bien dépourvue de sens précis, et par conséquent adaptable aux aspirations les plus diverses.

On peut légitimement se demander quelle est la qualité de la décision de l'électeur : Mais poser une pareille question serait s'illusionner étrangement sur le degré de liberté dont jouit une collectivité ; les foules ont des opinions imposées, jamais des opinions raisonnées.

On ne discute pas plus avec les croyances des foules qu'avec les cyclones. Le dogme du suffrage universel possède aujourd'hui le pouvoir qu'eurent jadis les dogmes chrétiens.

Il faut faire avec, sachant qu'une décision confiée à une élite n'aurait pas forcément toutes les vertus.

En foule, répétons-le, les hommes s'égalisent toujours, et sur des questions générales, le suffrage de 40 académiciens n'est pas meilleur que celui de 40 porteurs d'eau.

 **FIN**

Résumé du livre de Gustave Le Bon

7. LE CERVEAU DE L'INDEPENDANCE

Chronique de David Servan-Schreiber

« Peter est dans une salle d'attente. Une fumée semble provenir d'une bouche d'aération. Il regarde les personnes autour de lui : Aucune d'entre elles ne semble la remarquer. Peter se replonge dans sa lecture.

Mais maintenant, il sent une odeur de brûlé. Il lève à nouveau la tête : Aucune réaction autour de lui, chacun lit tranquillement son magazine. Peter se dit que cette odeur n'est pas si forte, et retourne à sa lecture.

Dans cette expérience, ses compagnons de salle étaient des acteurs payés pour ne pas réagir. Devant leur stoïcisme feint, il faudra à Peter dix minutes et une fumée étouffante avant de sortir de la pièce pour signaler que quelque chose ne va pas... Un groupe peut-il nous faire croire n'importe quoi, y compris qu'un feu qui nous menace n'existe pas ?

Dans une expérience encore plus simple, datant des années 1950, Solomon Asch, de l'université Carnegie-Mellon, à Pittsburgh, aux Etats-Unis, demandait à des étudiants de comparer la taille de quelques lignes tracées sur une feuille de papier : Plus grandes ou plus petites ? Une tâche qu'un enfant de 5 ans peut accomplir sans difficulté. Mais avant qu'ils ne décident, on leur donnait la réponse d'un groupe de 7 de leurs camarades. Et dans certains cas, le groupe donnait exprès une réponse unanime mais fautive.

A la stupéfaction des chercheurs, les $\frac{3}{4}$ des sujets ont choisi au moins une fois de donner la même réponse que le groupe, alors qu'elle était évidemment fautive. Et la moitié du temps, un sujet sur quatre se conformait au consensus faux.

La réponse vient peut-être d'être trouvée grâce à l'imagerie cérébrale fonctionnelle. A l'université Emory d'Atlanta aux Etats-Unis, Greg Berns a regardé ce qui se passe dans le cerveau au moment où l'on décide de « faire comme tout le monde ». Lorsque la personne dans le scanner apprend qu'un groupe a choisi de façon unanime, c'est la perception même de l'objet qui est modifiée ! L'activité des aires sensorielles, qui mesurent, jaugent, évaluent les objets extérieurs, est modifiée par le jugement du groupe, même si celui-ci se trompe clairement. Tout se passe comme si le sujet de l'expérience ne voyait plus la réalité, telle qu'elle est, mais la réalité modifiée par l'opinion des autres. La ligne que le groupe dit être plus longue, chaque sujet la verrait, lui aussi, plus longue.

Et, lorsque, au lieu de cette plate conformité, le sujet prenait la décision de s'exprimer contre l'avis unanime du groupe, c'était la région de la peur dans son cerveau émotionnel qui était activée. Comme s'il savait qu'il est dangereux d'affirmer l'évidence, de clamer la vérité devant un groupe qui ne la voit pas.

Nous ne sommes donc pas totalement en contrôle de ce que nous percevons. Le « manteau de l'empereur nu » existe bel et bien dans le cerveau qui le perçoit, aussi longtemps que tout le monde dit le voir aussi. Quelle responsabilité cela nous donne-t-il ! S'il est si facile pour un groupe d'écraser le jugement de chacun là où il prend naissance, au cœur même de la perception dans le cerveau, chacun de nous se doit d'être d'autant plus vigilant sur ses choix.

Pour découvrir et pour défendre « une vérité » qui existe hors des conformismes, il ne peut y avoir que le jugement individuel de celui ou celle dont l'intégrité et le courage sont plus forts que la peur du rejet des autres.

C'est l'exemple que nous ont laissé Galilée, Luther, Darwin, Freud, Einstein ou Martin Luther King. Leurs découvertes, ou leurs engagements se sont faits, à l'époque, contre l'unanimité de leur milieu.

Aujourd'hui, et sans aller jusqu'à changer le monde, nous avons tous besoin de cette intégrité et de ce courage pour orienter notre vie différemment. Comment éviter, sinon, les modèles généralisés d'hyperconsommation ou de relations superficielles qui abondent autour de nous, et nous autoriser à évoluer vers une vie plus épanouissante ? »

DAVID SERVAN-SCHREIBER

8. UN EXEMPLE HISTORIQUE

En 1785, Parmentier fait découvrir et apprécier à Louis XVI le tubercule en lui apportant des tiges fleuries que le roi porta à la boutonnière et la reine dans sa coiffure.

Tous deux demandèrent à goûter les "parmentières" comme on appelait alors les pommes de terre. La même année, pour mener à bien ses essais Parmentier obtient de Louis XVI l'autorisation d'entreprendre sa célèbre expérience: il fait planter 54 arpents (environ 2 hectares) de champs de pommes de terre sur un champ de manoeuvres militaires aux environs de Paris, plaine des Sablons à Neuilly-sur-Seine.

On dit qu'il aurait fait garder l'emplacement, de jour seulement, par les soldats du roi, afin d'intriguer la population. La rumeur court que si l'armée est là pour en interdire l'accès c'est que ce qui y pousse doit avoir de la valeur.

En l'absence de garde du terrain la nuit les précieux tubercules sont dérobés, ce qui en assure alors la publicité. Cette initiative contribua à introduire la pomme de terre dans la société française...

